

## Lettre aux grévistes du 20 septembre au Théâtre de la Commune

Bruno Tackels

Depuis la cordillère des Andes colombiennes où je vis maintenant, je viens de lire un « message indésirable » d'Alain Badiou, en furetant dans le monde électronique. Voici 24 heures qu'il m'est impossible de dormir.

Je l'ai découvert quasi en temps réel, au moment de la première représentation de Don Juan, et cela me rappelle de très, très mauvais souvenirs.

J'ai été le compagnon de route de Didier-Georges Gabily, jusqu'à sa disparition sidérante au mois d'août 1996, et je reste traumatisé — il n'y a pas d'autre mot — par ce qui s'est passé au mois de juillet 2003 : cinq mois de travail pour honorer la mémoire d'un immense poète de la scène réduits en fumée en une minute — l'annulation du festival d'Avignon 2003.

Je pense que ceux qui ont vécu un tel moment savent très bien ce que représente ce geste. La bibliothèque d'Alexandrie en flammes. Impossible de mettre des mots sur un tel événement, comme sur celui de la disparition programmée du musée national de Rio de Janeiro.

J'apprends donc que vous allez faire grève, empêchant ainsi la tenue de la première représentation de Don Juan au Théâtre de la Commune. Je vous écris, même de loin, car cette situation m'importe, me préoccupe, et pour tout dire, me semble essentiel à la survie ou à la disparition de tout service public au service de l'art — qui est notre horizon, dans les dix ans qui viennent, vous le savez aussi bien que moi.

Je vous écris, parce que je ne comprends pas ce qui se passe, et que je veux comprendre ce qui se passe.

Et je souhaite être le plus clair que possible : je ne suis pas un ami de la directrice de votre théâtre. Quand j'ai été remercié de mon poste, essentiel pour la survie d'une politique publique au services des artistes, elle ne m'a fait aucun signe (comme la quasi-totalité de ses congénères), mais c'est un signe de l'époque : nous sommes tous tellement occupés. Elle doit résonner en vous, cette phrase, ce mot, l'occupation, être occupé : c'est pour tourner la page que se sont construits, avec courage et détermination, les premiers syndicats de l'après-guerre en faveur du travail des artistes. Gérard Philippe fut une boussole sur ce chemin, et nous ne l'oublierons jamais.

Immédiatement j'ai reconnu en Marie José Malis une très grande artiste, et cela n'a pu échapper à tous ceux qui regardent vraiment la scène. Je me souviens de ce soir d'hiver, où je prenais le bras de Philippe Lacoue-Labarthe, le souffle coupé, au bord de la mort, qui avait tenu à venir voir Œdipe, le Tyran, sa pièce obsessionnelle, à laquelle il dédia toute son existence, jusqu'à en disparaître lui-même. C'est la dernière pièce de théâtre que Philippe a vue, et comme le rappelle si justement Ariane Mnouchkine, un acteur doit toujours jouer en pensant que dans la salle, il y a une personne qui voit du théâtre pour la première fois, et une autre qui vient voir son dernier spectacle.

Marie José Malis est une artiste d'évidence, une personne remarquable, qui quand elle est venue dans mon « bureau » du ministère de la culture, en tant que responsable du nouveau département dédié à la recherche produite par les artistes, a tenu un discours que je n'avais jamais entendu : nos

maisons doivent repenser l'acte de transmission, comment va-t-on passer le relais aux générations qui viennent ? Nous n'en sommes pas restés aux paroles, et quelques mois plus tard, le Théâtre de la Commune, après le Théâtre humain trop humain de Rodrigo Garcia, accueillait une rencontre importante réunissant de nombreux artistes chercheurs — oui cela existe, c'est même leur définition, leur ADN, comme on dit aujourd'hui dans les magazines.

Je ne sais si vous mesurez l'importance de votre tâche, et celle de votre théâtre : l'histoire se souviendra qu'Alain Badiou y fit un acte mémorable, quelques jours après les attentats de 2015 à Paris. Ici en Colombie, pays dédié à 50 ans de violences intestines, cette « conférence » est un levier essentiel. Grâce à vous, qui avez ouvert la porte et allumé la lumière dans ce théâtre, ce soir -à. Vous avez donc oublié ce soir-là ?

Et voilà que j'apprends ce matin que vous désavouez votre direction. Je voudrais comprendre : qui êtes-vous, combien êtes-vous, qui représentez-vous, que défendez-vous ? je vous écris pour avoir des réponses précises. Je vous écris surtout pour savoir — c'est finalement le seul terme précis qui m'est parvenu ici à Tinjaca, dans la cordillère des Andes où je vis maintenant, loin des scènes, avec mes chiens, mes chênes et mes oliviers — ce que vous nommez une direction pathogène. Je voudrais comprendre. La langue que vous employez dans votre communiqué ne me parle pas, réellement, je ne la comprends pas, vous ne parvenez pas à nous faire comprendre ce qui se passe. Que signifie « le discrédit et la mise de côté du personnel » . Vous ne pouvez plus faire e la politique de cette façon, qui ainsi tue la politique pour longtemps. Expliquez-nous les faits, nous sommes capables d'entendre, et bien évidemment, vous avez des choses à dire, mais excusez-moi de vous le dire, en procédant de cette façon, vous détruisez votre outil de travail, et plus grave vous vous faites les fossoyeurs du service public, qui dans les dix ans à venir aura totalement disparu, si vous continuez dans vos hantises, morbides et obsessionnelles.

Une petite précision s'impose, puisque nous parlons de syndicalisme. J'ai adhéré au SNES, lorsque j'étais enseignant du secondaire. J'avais bien senti, d'emblée, que nous n'étions rien, de purs jouets corveables à merci. Depuis trente ans, je m'échine à écrire, un travail extrêmement ardu, sans aucune reconnaissance financière. Soyons précis : j'ai écrit la biographie de Walter benjamin, et ce travail a été rémunéré 4 400 euros, et quelques centaines d'euros comme aumône annuelle dans les années suivantes. Je viens de faire une « simulation de la retraite », et je vais recevoir 470 euros dans 9 ans, à l'âge de 62 ans, ou 560 à l'âge de 67 ans. Et pourtant je n'ai pas chômé, cela va sans dire, mes livres, 18 en tout, témoignent par eux-mêmes. Mais le plus drôle (à pleurer) est que le formidable logiciel d'info-retraite m'a demandé de préciser le nombre d'enfants que j'ai omis de déclarer, car (sic) vous manifestez un grand nombre de congés parentaux non-déclarés. Ultime précision : comme Alain Badiou, je ne suis pas en mesure de continuer mon enseignement, parce que mon président m'a expressément demandé de démissionner de mon poste à l'université de Rennes 2. Une nouvelle qui ne me semble pas entrer dans vos « logiques de mobilisation », ou alors je me trompe, vous me direz.

J'ai en effet 18 enfants non déclarés, ce sont eux qui m'ont fait vivre, et ils n'entreront sans doute jamais dans aucune déclaration syndicale. Je cesserai de penser que vous avez détruit l'héritage essentiel dont vous êtes malheureusement les uniques porteurs le jour où vous reconnaîtrez le travail intellectuel, comme complément inextricable de l'activité salariale. Ce qui n'est pas le cas, parce que vous faites d'ores et déjà parti des achetés par la bourgeoisie. Comment le dire autrement ? Vous êtes pourtant rémunérés pour servir le travail — en l'occurrence une œuvre — réalisé par des

gens qui ne sont pas payés, au sens syndicaliste que vous donnez à ce terme, sans jamais le réviser ou le mettre en crise.

Permettez-moi de vous donner une définition de ce que vous nommez — quelle violence : mais vous avez donc dû vivre de terribles affronts pour en arriver à ce terme : DITES-LES NOUS C'EST VOTRE DEVOIR, sinon, quoi ? — une direction pathogène. Une direction est aujourd'hui pathologique quand elle tente de corriger ses propres défauts. Je peux aujourd'hui le dire publiquement : j'ai été très élégamment remercié du Ministère de la Culture parce que j'ai proposé quelques remèdes à la dinguerie qui dirige nos services publics (sommés de travailler à leur propre destruction, jour après jour, je prépare un livre pour en témoigner, très concrètement, puisqu'ils ont fait l'erreur de me faire rentrer dans l'antre de l'ogre)

J'ai une seule question : pourquoi vous transformez-vous en ennemi de votre propre cause ? Vous pensez vraiment qu'en ayant la peau de Malis vous allez sauver la vôtre ?

Si vous faites vraiment de la politique, vous me répondrez.

A dessein, je n'ai pas voulu m'informer de ce qui s'est passé hier, lors de la première de Don Juan.

Je vous rappelle simplement que la première représentation de cette pièce s'est fort mal terminée, et que les cartons (pièces portés au manuscrit pour censurer les passages illicites) ont remporté la manche. Et les éditions scolaires continuent d'ailleurs à colporter cette version édulcorée.

Je vous rappelle que Didier-Georges Gabily est mort à Nanterre, alors qu'il répétait Don Juan.

Je vous rappelle que Gabily allait être nommé au Centre dramatique d'Aubervilliers, avec Chantal Morel, et François Tanguy (une pure utopie, pour le coup, mais bien réelle). Il n'aurait sans doute pas supporté vos postures victimisantes (encore une fois, si vous êtes victimes d'une quelconque offense, dites-le, soyez précis), et il vous aurait invité à boire un coup, et il aurait simplement parlé du travail.

Je vous le rappelle, car je sais que vous savez tout cela, même si on vous interdit de le penser et donc de le dire : j'ai la plus grande estime pour les employés des théâtres, leur travail, si souvent souterrain et non reconnu, c'est l'évidence, j'ai appris la scène depuis leur parole, à Rennes, à Montluçon, à Gennevilliers, à Nanterre, ils se reconnaîtront, chacun. Sans ignorer la division de classe qui opère, insidieusement, en ces lieux où nous pensons qu'elle n'existe plus. Quelle illusion

Il nous faut donc balayer devant notre porte, à l'évidence : pourquoi ce soulèvement pathétique ? Et dans ce lieu à bien des égards exemplaire ? J'aimerais vraiment — et j'écris cette lettre dans ce but : que vous nous éclairiez, pour que nous puissions avancer.

Je voudrais juste terminer cette lettre en saluant mon ami Jack Ralite. Avec Jean-Marc Adolphe, je crois que nous avons fait un entretien unique, oui unique, avec ce grand Monsieur de la chose publique. Il a terminé l'entretien en pleurs, il n'avait jamais dit tout cela qu'il nous dit, et qu'il va nous falloir rendre public, très prochainement.

Vous ne pouvez pas confisquer la parole publique, pas dans ce lieu, pas dans cette histoire, vous devez la partager, et ce n'est pas une histoire privée, je ne parle pas ici de vos salaires, qui doivent plutôt se porter bien, je parle de votre responsabilité : vous êtes les héritiers de Ralite, comme Malis, comme Sacard, comme Tackels, et vous devez, nous devons répondre à cette question :

comment continuer les Etats généraux de la culture ? Ma seule réponse : en faire les états généraux de l'art. Sans réponse à cette question, il vaut mieux vous reconvertir dans d'autres domaines du salariat, où vous serez assurément beaucoup moins bien traités, vous le savez parfaitement, jusqu'à l'extinction complète de votre corps.

Je vous souhaite longue vie, autour du plateau, qui est à 'évidence l'un des lieux les plus magiques que le monde ait pu porter,

Y suerte por su luchas

Bruno Tackels